

Séminaire Paris au Moyen Âge du 7 février 2020 : « Les Italiens et la cour »

Jérôme Hayez, « Les marchands toscans et la cour à Paris et Avignon (fin XIV^e-début XV^e siècle) »

Jérôme Hayez a autrefois travaillé à l'IRHT avec Caroline Bourlet sur les rôles de taille de 1300. Actuellement, il est chargé de recherche au Lamop et s'intéresse aux marchands, aux migrations et à leurs productions écrites composant le secteur peu exploré des écrits privés. Sa thèse intitulée *La stanza di Vignone. Identité et migration entre la Toscane et Avignon aux XIV^e et XV^e siècles* et soutenue en 1993 se fondait sur une documentation composite, qui incluait aussi le témoignage à la première personne fourni par quatre correspondants de Francesco Datini. Jérôme Hayez a mis sur Ménéstrel une description sommaire des lettres parisiennes du fonds Datini de Prato (<http://www.menestrel.fr/?Les-lettres-parisiennes-du-fonds-Datini&lang=fr>) ainsi que des actes notariés parisiens retrouvés dans les dépôts toscans (<http://www.menestrel.fr/?Fonds-toscans&lang=en>). Il s'intéresse en particulier aux relations interpersonnelles qui transparaissent à travers les écrits.

Lors de cette séance, il a surtout parlé de Paris, en faisant un détour par Avignon, pour tirer parti d'un dossier plus riche. Il utilise des sources variées, souvent d'origine privée, et cherche à mettre en évidence le point de vue des marchands et leurs stratégies d'insertion dans les villes où ils arrivent. Les termes d'« Italiens » ou de « Lombards », imposés de l'extérieur et qui ne sont pas ceux qu'ils utilisent, occultent la multiplicité des conditions de ces individus qui ne forment pas un groupe uniforme : si les réseaux institutionnels contribuent à expliquer la présence des ecclésiastiques et des étudiants, pour les autres, leur séjour apparaît largement déterminé par les réseaux sociaux forgés dans leur région d'origine et qui se prolongent en groupes distincts sur le terrain de la migration. Il existe selon les périodes et les places de destination des proportions variables entre ressortissants des pôles économiques majeurs (Gênes, Florence, Lucques, Venise, Milan, etc.). Comme ils ne parlent pas tous le même italien ni même ne l'écrivent tous (dans une partie de l'Italie du nord, les marchands n'écrivent habituellement qu'un latin peu normalisé), il peut même arriver aux plus isolés d'entre eux d'utiliser le français dans certaines correspondances avec des Toscans (cf. lettre en français du libraire piémontais Odun de Cavernay adressée à la compagnie Datini de Barcelone en 1400). Les séries épistolaires issues de Paris comprennent de façon très majoritaire des correspondances d'agences faisant la liaison entre des compagnies différentes, de ce fait peu prolixes sur des thématiques d'histoire sociale comme le fonctionnement des agences ou leurs liens avec la cour. Sur le dossier avignonnais, qui retrace le séjour avignonnais de Francesco Datini prolongé sur quelques décennies par le maintien de son agence locale, la correspondance, beaucoup plus riche en informations personnelles, a été utilisée parallèlement aux comptabilités de l'agence, pour examiner notamment les faveurs accordées par la compagnie ou certains de ses membres à des *signori* (nobles et prélats) de la cour pontificale et la stratégie qui encadre ces rapports.

Indices de rapports entre les marchands toscans de Paris et la cour

Les lettres Datini provenant de Paris proviennent d'autres agences surtout florentines, marginalement lucquoises et piémontaises. Ces lettres sont échangées entre réseaux différents en fonction des périodes et des objets du commerce. Les agences Datini n'investissent pas dans le secteur des pierres précieuses, mais deux lettres de la compagnie Deo Ambrogi aux compagnies Datini de Valence et Pise (26-31 janv. et 29-30 nov. 1388) mentionnent l'envoi de pierres précieuses pour la cour de Paris, où beaucoup de pierres sont données lors des étrennes, mais comme le roi Charles VI est malade et que

sa grand-mère est morte, le marché des bijoux est saturé par la vente des bijoux de la princesse. Autre exemple de lettre qui évoque une proposition de vente d'un fond d'autel jadis commandé par Charles VI, article de grand luxe, pour lequel il faut bien choisir son acquéreur à cause du risque d'un défaut de paiement.

Les marchands sont avides de toutes les nouvelles politiques qui peuvent influencer le marché et les diffusent à leurs correspondants en Italie et en Espagne. Certaines suggèrent que leurs informations ne relèvent pas seulement de la rumeur mais proviennent d'interlocuteurs d'autant mieux placés que ces marchands s'impliquent dans les querelles françaises de la fin du XIVe et du début du XVe siècle (cf. L. Mirot et E. Lazzareschi, « Lettere di mercanti lucchesi da Bruges e da Parigi, 1407-1421 », *Bollettino storico lucchese*, 1 (1929), p. 165-199).

Dans le livre de famille des Mannini, est mentionné le massacre d'une dizaine de Florentins par les Bourguignons en 1418. Les victimes sont majoritairement des marchands, mais on y trouve également des enfants et un médecin. Ces Florentins étaient des soutiens du roi de France et du Dauphin. Ce massacre est également évoqué par les Lucquois, soutiens des Bourguignons (cf. une lettre de Jacopo Rapondi (?) à Filippo Rapondi du 31 mai 1418). Les rapports de clientélisme entre les Grands et certains marchands italiens de Paris apparaissent donc manifestes.

Des procédures juridiques mettent également en lumière les rapports des marchands florentins avec la cour, comme lors de la liquidation des agences mises à mal par le massacre de 1418. Il y a notamment une procédure devant la Mercanzia de Florence menée en 1419 contre deux anciens agents (facteur et associé minoritaire). Andrea Pazzi avait monté une compagnie de 10 000 francs avec Bartolomeo Rustichi en 1409. Il était prévu qu'il ne fallait pas prêter à de grands seigneurs, ni leur faire de crédit. Le risque implicite aux relations avec la cour était ainsi bien identifié. Bartolomeo Rustichi avait passé outre cette interdiction et tenait des comptes clandestins à partir d'un capital emprunté par lettres de change. L'association est pourtant renouvelée en 1413, avec toujours l'interdiction de mener des affaires avec des seigneurs. En 1417, les dirigeants constatent qu'ils ne reçoivent plus de comptes de Paris et que Bartolomeo Rustichi fréquente la cour. Des irrégularités comptables sont également constatées. Bartolomeo Rustichi est tué en 1418 lors de la révolte cabochienne. 22 000 florins sont réclamés par les dirigeants sur cette succession.

Dans des sources comme cette procédure, les membres de la cour concernés ne sont pas nommés. Faire un détour par Avignon permet au contraire d'identifier précisément les patrons qui s'impliquent dans ces relations personnalisées avec des marchands, de suivre la genèse de ces rapports et la balance des faveurs consenties de part et d'autres.

Les rapports d'échange entre Francesco Datini et la cour pontificale d'Avignon

Avignon au XIVe siècle est une petite ville qui se développe rapidement au point de devenir une place commerciale, financière et culturelle de premier plan. Pour les marchands italiens, il existe une longue tradition de relations avec la cour pontificale ou celle de l'empereur, comme on peut le remarquer avec l'onomastique assez gibeline à Lucques, alors qu'elle est nettement plus guelfe à Florence. Ces noms se transmettent en particulier quand la relation de clientèle est renforcée par un lien de parenté spirituelle.

Dans la correspondance de Datini à ses agents, il y a des conseils pour savoir comment traiter avec les *signori* (terme qui désigne aussi bien les seigneurs laïcs que les prélats), sur ce que l'on doit leur refuser et ce que l'on peut leur accorder. Quand Francesco Datini revient à Florence, il maintient et entretient des relations d'échange avec les nobles connus à Avignon tout en développant sur un même registre rhétorique de nouvelles relations avec des notables toscans et d'autres prélats et princes. Dans le

formulaire épistolaire composé pour Francesco Datini à la fin du XIV^e siècle par les notaires toscans qui lui font office de conseillers en relations publiques, un tiers des noms mentionnés sont ceux de prélats et de seigneurs de la cour d'Avignon.

À Avignon, les marchands n'ont qu'un accès direct limité au pape. Ils ont donc besoin d'intermédiaires comme protecteurs. Il leur faut une bonne connaissance du milieu, de ceux qui sont bien en cour et de ceux qui ont perdu leur entree, ceux aussi susceptibles de leur être plus favorables, notamment par une commune origine italienne. Du côté des *signori*, certains veulent avoir des informations sur ce qui se passe en Italie, d'autres veulent placer de l'argent pour le faire fructifier ; presque tous sont intéressés à être bien servis dans les boutiques et à bénéficier d'un crédit financier. Ils ont donc également besoin des marchands italiens.

Ce genre de relations est cultivé simultanément avec plusieurs seigneurs, mais des relations plus fortes sont nouées avec certains d'entre eux. Francesco Datini avait notamment des liens privilégiés avec la famille des Aigrefeuille (trois cardinaux et un maréchal de la cour romaine durant la seconde moitié du XIV^e siècle). Dans la logique clientélaire, le lien d'homme à homme concerne toute la surface sociale des intéressés et se prolonge sur leur entourage. Les honneurs et les faveurs s'étendent à l'ensemble de la famille, ce qui se voit lors des étrennes. Dans un passage des livres de compte de Datini à Avignon, ces derniers offrent des cadeaux lors des étrennes à toute la clientèle des Aigrefeuille depuis les hommes et leurs épouses, jusqu'aux écuyers et chapelains, aux chambrières et nourrices. Une hiérarchie des cadeaux marque la dignité de chaque destinataire. Francesco Datini, invité à un banquet festif chez les Aigrefeuille, a offert des cadeaux. Dans ces rituels de convivialité, il y a des marques de politesse que les marchands doivent apprendre, comme on l'apprend dans des extraits de lettres adressées à Francesco Datini : lors d'un retour du cardinal d'Aigrefeuille, le directeur de l'agence Datini doit aller lui faire la révérence, en demandant au préalable des conseils au baron de Gramat frère du cardinal, qui connaît mieux les usages de la cour.

Le bénéfice principal de cette relation escompté par un seigneur est le service financier du crédit. Pour le marchand, c'est la protection. Après le départ des Aigrefeuille, l'agence Datini doit se chercher d'autres protecteurs : des cardinaux italiens notamment. Il y a une mobilisation du réseau de protection en cas de crise, comme lors du suicide d'un facteur envoyé en mission dans un village de Provence, Pertuis, dont la cargaison avait été séquestrée. Le village appartient au vicomte Raymond de Turenne ; les marchands cherchent dans leur réseau qui est susceptible de peser auprès de ce seigneur, pour lui apporter toute une liasse de lettres de recommandation en leur faveur. Les rapports de clientélisme entre les marchands italiens et la cour pontificale sont manifestes au point de donner jour à un dicton (*In corte di Roma è buono avere uno speciale signore*).

[Le témoignage de Bonaccorso Pitti, aventurier florentin à la cour de France](#)

Bonaccorso Pitti (1354-1432) est un personnage complexe. S'il apparaît proche des réseaux marchands (les lettres parisiennes des Archives Datini comprennent une lettre de change de sa main), il n'exerce pas une activité durable dans le cadre de boutiques mais vit une longue période gyrovague à l'étranger avant de revenir se fixer à Florence et se consacrer surtout à des offices.

Il est connu par ses mémoires, un livre de famille écrit à la fin de sa vie, et développé dans la veine originale d'une « chronique domestique » comme les érudits florentins de 1900 qualifiaient les trois livres les plus célèbres et les plus atypiques (Morelli et Velluti, outre Pitti). Celle de Pitti fait aussi figure de monument dressé à sa mémoire (voir : Adelin Charles Fiorato et alii (éd.), *Bonaccorso Pitti, marchand et aventurier florentin. Mémoires*, Paris, 1991). Les cours d'Europe nord-occidentale sont son terrain de chasse, d'où il tire l'essentiel ses revenus pendant toute une période. Mais il est aussi un client qui ne s'emprisonne pas dans une relation unique. Le réseau qu'il construit peu à peu incite

plus tard les autorités florentines à l'employer encore dans quelques offices diplomatiques à la fin de sa vie, entre les diverses magistratures qu'il exerce dans l'Etat florentin. L'intérêt de ce témoignage est de fournir un témoignage de première main d'un Italien – sinon d'un parfait marchand - sur les cours de France.

Bonaccorso Pitti est issu d'une bonne famille florentine ; sans doute doté d'une culture marchande, il fait figure d'aventurier spéculateur plus que de marchand ayant pignon sur rue. À 20 ans en 1374, il se retrouve sans emploi. Il arrive quelques années plus tard à Paris mais reste mobile et participe à des expéditions militaires. À 43 ans, il revient à Florence, mais est souvent envoyé en ambassade. Dans la première phase de sa vie, il se lie avec des marchands particuliers, à la fois marchands et gros joueurs (Matteo dello Scelto Tinghi, Bernardo di Cino Nobili), qui s'occupent du commerce de bijoux. Il fait de nombreux séjours à Paris, mais n'y a pas de boutique. Il y achète pourtant une belle maison en 1389 et investit parfois dans des chevaux et du vin, quand il pense en tirer un bon profit. Deux de ses frères l'y rejoignent. Dans la seconde phase de sa vie, il revient sporadiquement à Paris à l'occasion de visites diplomatiques. Il va également à Londres.

Dans la première phase de sa vie, il participe à des expéditions militaires avec l'armée royale et s'identifie au camp français. Il côtoie une société dans laquelle il recherche une place au sein des élites. À Paris, il s'assimile aux bourgeois, c'est-à-dire au « *popolo grasso* » (cf. note concernant la répression des Maillotins en 1383). Il a des rapports personnels avec des princes, des liens de durée variables, mais personnalisés, avec Jean de Luxembourg, duc de Brabant, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, Louis duc d'Orléans, etc. Il a un accès aisé à Charles VI et à Isabeau de Bavière, qui l'utilise aussi pour fomenter une alliance avec Florence contre le duc de Milan Giangaleazzo Visconti.

Dans la seconde phase de sa vie, il entretient des liens multiples avec Louis II d'Anjou, duc de Provence, Robert 1^{er} duc de Bavière-Palatinat. Il y a des risques de tensions contradictoires. Une altercation avec le vicomte de *Monlev* qui le couvre d'insultes variées, est résolue par l'intervention du duc d'Orléans. Il doit s'excuser auprès du vicomte pour lui avoir répondu, mais pour s'affirmer par un retournement symbolique comme l'égal d'un seigneur, il offre aux princes un somptueux banquet dans sa demeure.

Un basculement de fidélité doit être signalé en 1397, quand les Florentins envoient un ambassadeur à la cour du roi pour demander une alliance contre le duc de Milan ; un juriste florentin intervient d'abord en latin et le roi ne comprend pas. Le duc d'Orléans, gendre de Giangaleazzo Visconti, comprend mais est hostile à ce que demandent les Florentins contre son beau-père et ne traduit pas, tout comme le chancelier et les prélats. Après deux mois d'attente, Bonaccorso prend l'initiative d'adresser la requête au roi en français. Le duc de Bourgogne semble devenir alors le protecteur des Florentins.

Discussion

Caroline Bourlet (CB) : il est intéressant ce marchand aventurier qui fait feu de tout bois. À Paris, il y a une grande méfiance de Datini vis à vis de la cour, que l'on sent moins à Avignon.

Jérôme Hayez (JH) : il y a surtout une méfiance du directeur de l'agence, qui est particulièrement prudent. Au contraire, Datini est un parvenu qui revient dans sa cité d'origine comme un notable et comprend mieux la nécessité d'inverser parfois les règles de préservation de l'argent pour se doter d'un capital symbolique. Son attachement à son agence avignonnaise, moins rentable vers 1400, consiste aussi donc dans le fait que cette place est le fondement de sa fortune et de son honneur.

Carla Bozzolo (CBoz) : Bonaccorso Pitti l'avait fascinée. Louis d'Orléans est le seul qui comprenait le latin à la cour. La France est plus attachée à la langue vulgaire. Il faut regarder avec attention le parcours géographique de Bonaccorso Pitti et ses itinéraires entre l'Italie et la France.

JH : A certains moments, il préfère éviter tous les territoires assujettis au duc de Milan, même s'il lui faut faire un détour par le Tyrol pour circuler entre Florence et Paris.

Bart Lambert (BL) : ces marchands qui ont des relations avec plusieurs seigneurs, comment choisissaient-ils ?

JH : Bonaccorso Pitti veut garder un éventail ouvert, mais ce n'est pas un marchand typique. Il y a aussi des questions d'honneur, comme on peut le remarquer avec les liens de Datini avec les Aigrefeuille, qui subsistent au-delà de la période de leur influence sur les papes limousins.

Boris Bove (BB) : Datini fait des cadeaux à toute la maisonnée des Aigrefeuille. C'est étonnant car d'habitude c'est le maître de la maisonnée qui fait des cadeaux à ses serviteurs. Pourquoi ?

JH : quand il donne des étrennes, c'est au moment où il assiste à un banquet chez les Aigrefeuille. C'est un retour de service. On le voit rarement donner des étrennes à ses propres employés et domestiques, mais plutôt aux serviteurs d'un notable toscan chez qui il est invité à Prato, lors de ce cycle festif. Dans les clientèles nobles, on considère que le chef de la maisonnée doit donner des étrennes à toute sa famille, mais c'est un usage français. En Italie, le mot « *strenna* » vient du français et apparemment de la fréquentation des cours françaises.

BB : le fait que les ventes de bijoux aient lieu en décembre n'est pas étonnant : les itinéraires royaux montrent que la cour est systématiquement à Paris en décembre, pour les fêtes de Noël et des rois, et donc pour s'approvisionner en cadeaux. Autre remarque : Il y a un décalage entre Bonaccorso Pitti qui compare le *popolo grasso* aux bourgeois de Paris, victimes des Maillotins, alors que Christine de Pizan considère que le *popolo grasso* est plutôt composé de nobles ou de marchands internationaux qui courent l'aventure sur les mers. Pour elle, les bourgeois de Paris ne sont pas des nobles et sont au mieux des marchands détaillants. Christine de Pizan est insérée dans la culture française ce qui lui fait sentir le décalage avec l'Italie, ce qui n'est pas le cas de Bonaccorso Pitti, qui compare les élites urbaines de France et d'Italie sous l'angle de la lutte des classes.

JH : Bonaccorso Pitti apparaît sans doute plus représentatif que Christine de Pizan de la mentalité d'un Florentin de la classe politique. Il existe aussi des débats sur la noblesse à Florence, et quelques individus issus de lignages féodaux qui deviennent marchands mais occultent parfois le nom de leur lignage dans l'exercice des affaires.

BB : y a-t-il des solidarités et des liens entre les marchands italiens à Paris ? Il y en a assurément autour d'un saint protecteur. Mais il y a en même temps entre eux des rivalités politiques et économiques. Qu'est-ce qui domine : solidarité ou rivalité ?

JH : ils peuvent se retrouver parfois sur le même front lorsqu'il y a des mesures royales qui les frappent collectivement, mais chacun des groupes principaux fonctionne beaucoup en vase clos (peu d'associations entre Florentins et Lucquois) et se sent différent. Ces Italiens ont chacun leurs chapelles selon leur cité d'origine (culte de saint Voulte pour les Lucquois, de saint Jean-Baptiste pour les Florentins). Certains documents suggèrent même qu'il existe des formes locales spécifiques pour les écritures comptables.

CBoz : il faut bien faire attention au régionalisme italien quand on étudie les marchands italiens à Paris.

[Bart Lambert, Entre Bruges et Paris : la société des Raponde et la cour des ducs de Bourgogne \(1360-1450\)](#)

La compagnie de Raponde a été transférée depuis Lucques à Bruges en 1362. Elle s'occupe de la vente des tissus en soie. Le centre de l'entreprise familiale est déplacé à Bruges, lieu de rencontre le plus

important pour les négociants internationaux. La compagnie Raponde est, dans la deuxième moitié du XIVe et la première moitié du XVe siècle, une des entreprises les plus prospères des Pays-Bas. La deuxième ville la plus importante pour les Raponde est Paris. Quelles sont les fonctions que les deux villes ont remplies et qu'est-ce qui fait leur attractivité pour les Raponde ?

Première phase : 1362-1369

Bruges est un pôle de commerce international pour la vente de soie et le prêt d'argent contre intérêt. Dans la comptabilité de deux changeurs, Marke et Ruyelle, il y a un folio par client. Elle contient de nombreux paiements de livraisons de tissus de soie et de satin par la compagnie des Raponde.

Bruges est également une ville de cour où de nombreux nobles avaient leur résidence. Yolande de Bar y tenait sa cour au château de Cassel. Elle menait une vie opulente financée par le biais de prêts. Elle est allée trouver la famille Raponde qui a mené une négociation de prêts auprès des Cahorsins. Après, les Raponde lui ont prêté de l'argent entre 1364 et 1368 et ont fait pour elle des achats de produits de luxe (tissus en soie). Ce rôle a été décisif dans la carrière de la famille. En 1369, lors du mariage de la fille du comte de Flandre, Marguerite, avec Philippe le Hardi, le duc a emprunté auprès des Raponde par l'intermédiaire de Yolande de Bar.

Les activités de l'entreprise sont concentrées à Bruges. Dans l'histoire de la famille, la ville a d'abord joué un rôle de pôle de commerce international, et ensuite de résidence des nobles flamands et français.

Deuxième phase : 1370-1384

Après son mariage, Philippe le Hardi retourne à Paris. Il a commandé un chargement de tissus précieux et a proposé à la famille de prendre en charge ses approvisionnements en tissus. En 1374, les Raponde sont bourgeois de Paris. Ils ont une maison au sein de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie. C'est un palais très luxueux. La famille a l'intention de s'installer à Paris de façon permanente. C'est une installation très brève, plus tardive que celle d'autres Italiens. Elle se fait lors d'un changement de direction à la tête de la famille et de l'entreprise. Le frère de Guillelmo, Dino, lui succède. Il entretient des liens avec le duc de Bourgogne.

Les contacts avec Philippe le Hardi sont en effet la raison principale de la présence des Raponde à Paris. Ils s'occupent de pourvoir le duc en tissus précieux pour confectionner des vêtements utilisés lors des grandes occasions. Les collaborateurs du duc recevaient en cadeau des tissus achetés à l'entreprise. Philippe le Hardi a un rôle prééminent dans la politique royale française et bénéficie des dons du roi. Le duc fait appel à des prêts. En 1375-1376, il mène les négociations de paix avec les Anglais. Les discussions ont lieu en Flandre à Bruges, mais cette entreprise est coûteuse et doit être financée par des prêts des Raponde (intérêts élevés).

Philippe le Hardi a mis les Raponde en contact avec la famille royale française. Charles V commande des tissus en soie à la compagnie, mais aussi du velours pour couvrir les livres de la bibliothèque royale. Sous Charles VI, les commandes royales continuent et des prêts sont contractés pour financer des expéditions.

Paris est une place prépondérante, le lieu de résidence des familles royale et ducal, mais ce n'est pas une place de commerce international. Il n'y a presque aucune transaction financière ou commerciale à Paris pour les Raponde. Ils n'ont pas de contacts commerciaux ou financiers avec les institutions urbaines. Seule la présence de la cour les a conduits à Paris.

Leurs contacts les conduisent également à Avignon. En 1378, avec le schisme, Clément VII s'installe à Avignon. Philippe le Hardi est un de ses alliés les plus fervents et lui fournit les services financiers de ses banquiers. En 1381, la famille a ouvert une succursale à Avignon pour gérer les affaires du pape. Ils

s'occupent du transfert des fonds pontificaux récupérés par les collecteurs français, des prêts et de la fourniture en tissus en soie et autres produits de luxe.

À Bruges, l'activité se réduit, en même temps que les relations avec l'olande de Bar. On n'y enregistre aucune transaction commerciale. À partir de 1377, commence la tenue du registre de la nation lucquoise, qui est bien documenté et qui fournit une liste des employés des entreprises lucquoises à Bruges, mais aussi à Paris, Londres, Avignon. En 1377, les Raponde ne sont représentés que par un employé qui s'occupe seul des affaires jusqu'en 1384.

À Lucques, il y a des problèmes politiques qui ont poussé les travailleurs de la soie à quitter la cité pour d'autres villes. La présence de la famille à Lucques est restée restreinte.

Pendant cette période, les activités de l'entreprise sont déterminées seulement par Paris.

Troisième phase : 1384-1413

En 1379, Gand se révolte contre le comte de Flandre, Louis de Mâle. Philippe le Hardi intervient. En 1382, l'armée royale française défait les Gantois. La ville de Bruges doit payer une somme élevée au roi de France qui transite par l'intermédiaire des Raponde. Philippe le Hardi succède à Louis de Mâle en 1384 à la tête du comté de Flandre. En 1384, le bureau brugeois des Raponde s'étoffe, même si Philippe le Hardi consacre la majorité de son temps à la politique royale française et réside plutôt à Lille ou à Saint-Omer qu'à Bruges ou Gand.

Bruges n'est pas un lieu de résidence de la cour ducale. Les villes flamandes sont souvent des adversaires de l'autorité centrale. Philippe le Hardi doit gouverner la Flandre avec l'accord des villes de Flandre (Ypres, Gand, Bruges). Il n'y a pas d'impôt permanent, d'où la nécessité de la présence des Raponde en Flandre. L'entreprise avance les paiements de la ville de Bruges au duc. Dino Rapondi est le conseiller financier principal. Il a mis à profit les conflits au sein de l'administration de la ville. Bruges est la seule ville flamande à contribuer au financement d'une tour ducale, à la rançon du fils du duc, Jean, capturé par les Ottomans à Nicopolis. On constate un affaiblissement de la ville face au duc, au point qu'en 1411, les milices municipales ont refusé d'entrer dans la ville tant que Dino Raponde y était.

Paris est le lieu de résidence de la cour de Bourgogne et de la cour royale. C'est le centre du commerce de luxe des Raponde qui livrent des tissus en soie, comme pour le mariage du duc d'Orléans. Ils s'immiscent aussi dans le commerce de manuscrits enluminés.

En 1394, Philippe le Hardi voulait éviter l'élection d'un nouveau pape en Avignon et met fin à son soutien. Dès lors la compagnie des Raponde cesse ses activités commerciales et financières en Avignon en 1395. Les intérêts du duc ayant changé, ils ont donc quitté la cour d'Avignon.

A Lucques, les tensions sont de plus en plus fortes entre deux factions politiques. Les Raponde sont bannis en 1392. Ils vont dans d'autres villes italiennes, à Paris et à Bruges.

Les activités de la famille se font dans deux endroits différents à Paris et à Bruges, où ils mènent la lutte contre l'autonomie politique et fiscale.

Quatrième phase : 1413-1430

Le duc d'Orléans est assassiné en 1407 (avec la collaboration des Raponde, selon quelques auteurs). En 1413, le duc de Bourgogne est chassé de Paris lors de la révolte des Cabochiens. Le duc perd sa position de force en France. En 1419, Philippe le Bon succède à Jean-sans-Peur, à son tour assassiné. Cela a des implications économiques non négligeables.

En 1405, le duc de Bourgogne fait plus de 90% des achats de luxe à Paris et, en 1415, 20% seulement. La ville de Bruges se substitue à Paris en tant que lieu d'achat des produits de luxe. Les livraisons de soie et d'autres produits de luxe se font à Bruges pour la famille ducale. Les Raponde élargissent leur maison à Bruges. Dino Rapondi meurt en 1415. En 1430, les Raponde peuvent retourner à Lucques et ferment l'entreprise commerciale à Bruges.

Cinquième phase : 1430-1450

C'est la fin des contacts avec la cour ducale. Les derniers Raponde font du commerce, en particulier celui des tissus en soie. Le dernier représentant est Geoffroy Raponde, mais n'a presque plus de liens avec la cour de Bourgogne. Bruges reste un pôle de commerce international.

Conclusion

Quelles sont les fonctions les plus importantes qui attirent les gens vers certaines villes ? Lorsqu'on compare Bruges et Paris, on comprend que Bruges, pôle de commerce international, a attiré les Raponde pour cette raison, mais c'est aussi un pôle fiscal et politique et une ville de cour. Paris est avant tout une ville de cour et c'est cette fonction qui a attiré les Raponde. Bart Lambert considère pourtant qu'il sous-estime Paris en tant que pôle commercial et financier faute d'avoir étudié les sources originales.

Discussion

BB : l'articulation est risquée entre l'histoire familiale et l'histoire plus large, mais il faut bien commencer par un cas avant d'arriver à une conclusion générale. Je suis frappé par le fait que les Raponde ont l'air très souples géographiquement et très réactifs, probablement parce qu'ils ont une richesse mobilière.

BL : cette flexibilité est proéminente chez les Raponde.

BB : la flexibilité ne concerne pas les produits vendus en revanche. Ils se concentrent sur la vente de soie et de tissus. Les Raponde ont une monoactivité sur la soie. Ce sont des hommes d'affaires qui pourraient multiplier les activités. Les bourgeois de Paris sont plus éclectiques, et n'ont pas de spécialités. Pourquoi les Raponde dérogent-ils à cette règle ?

BL : Parce que cela marchait. Il y avait un monopole des Raponde pour la vente de la soie auprès de la cour de Bourgogne et de la cour royale. Ils se concentraient sur quelque chose qui marchait.

BB : ils ont donc fait le choix d'une hyperspécialisation.

CBoz : le livre est souvent un don. Le titre honorifique des hommes de finance est valets de chambre.

CB : les tissus de soie sont des produits plus ou moins de luxe.

BL : c'est le choix d'une hyperspécialisation et d'une monoprotection, celle des ducs de Bourgogne.

CB : cette hyperliaison avec le duc peut poser problème. Les cours ne sont pas de bonnes payeuses. Quel est l'ampleur de leur commerce par ailleurs ? Cela devait leur rapporter beaucoup, mais on ne le voit pas dans les sources que l'on a.

BL : c'est la durée des contacts qui importe. Il y a eu une relation personnelle entre Dino Raponde et le duc.

CB : ils se sont vraiment installés à Paris. Ils sont devenus Parisiens.

JH : mais aussi Avignonnais. Dino Rapondi est très présent à Avignon. Il écrit en Français. Il est présent dans les sources locales comme financier. Il fait beaucoup de lettres de change. C'est un manieur d'argent.

BL : quels sont ses liens avec la cour pontificale ?

JH : Dino Rapondi a des tables des changes à Avignon.

CB : Paris est une place financière, mais ce n'est pas cela qui les attire. Ils n'étaient pas assez liés avec les rois de France.

BB : Le duc est en dette avec les Raponde et il les nomme trésoriers pour qu'ils se remboursent.

Anne Massoni (AM) : ils ont toujours des relations avec leur famille à Lucques, ils doivent garder des contacts avec les producteurs.

BL : Entre 1392 et 1430, il n'y a pas beaucoup d'indications de contacts à Lucques, mais plutôt avec les autres villes italiennes où on produisait la soie. Il y a des indications de leur implication dans la politique urbaine, mais pas d'indication sur les activités économiques à Lucques.

AM : la soie lucquoise ne se fait pas à Lucques ?

JH : si. Les marchands passent par des intermédiaires.

BL : Chez les Raponde, la soie ne venait pas toujours de Lucques.

JH : ce sont des ouvriers de Lucques qui ont implanté l'industrie de la soie dans d'autres villes.

AM : les Raponde sont une fratrie nombreuse.

BL : il y a eu sept garçons.

AM : ils sont nés sur plusieurs années. C'est une famille très dotée en garçons.

BL : c'est stratégique.

CBoz : est-ce qu'il y avait des liens stratégiques familiaux ?

JH : ils se marient entre Italiens. Parfois, ils se marient avec une veuve autochtone qui apporte beaucoup d'argent. Les petits groupes doivent en revanche se marier à l'extérieur et ne peuvent rester endogames.